

Deuxièmes rencontres franco-catalanes sur l'Antiquité Classique: *Morts Héroïques, morts infâmes*

Montserrat Jufresa
Professora Emèrita de Filologia Grega
Universitat de Barcelona

Chers collègues, chers amis,

Je suis très honorée et aussi très heureuse d'ouvrir cette deuxième rencontre franco-catalane —la première a eu lieu à Barcelone en 2012—, et je souhaite une longue continuité à cette collaboration entre les classicistes de l'Université Paris IV-Sorbonne et l'Université de Barcelone, initiative que nous avons conçue, le Prof. Carlos Lévy et moi-même, lors de quelques dîners à Barcelone et à Paris, à l'occasion d'autres événements scientifiques ou académiques.

Le sujet sur lequel versera le colloque cette année 2014 est, comme vous le savez bien, *Morts héroïques, morts infâmes*, dans le cadre du monde ou, si vous préférez, de la civilisation gréco-romaine.

Permettez-moi que je commence cette sorte de préface avec des mots prononcés par un des personnages de la pièce de Tom Stoppard intitulée *The coast of Utopia*: «Qu'il serait beau de mourir pour la liberté!» exclame Michail Bakounin, lorsqu'il évoque un des épisodes auquel il a participé comme agitateur. L'anarchiste russe, de même que beaucoup d'autres révolutionnaires romantiques, reprend ainsi un *topos* déjà présent dans le discours que Thucydide attribue à Périclès, dans le livre II de *l'Histoire de la Guerre du Péloponnèse*. L'orateur grec proclame que ceux qui sont morts à la guerre en luttant contre les ennemis de la patrie, c'est-à-dire en défendant la liberté de leur patrie, ce sont des héros pour lesquels nous ne devons pas pleurer, mais les considérer au contraire bienheureux car : «la félicité est le fruit de la liberté, et la liberté est le fruit du courage... et pour un homme qui a du bon sens —φρόνημα—, la mauvaise réputation qui provient de la lâcheté est plus douloureuse que la mort qui lui arrive, inaperçue, quand il est dans la pléni-

tude de sa force et participe d'un espoir commun». Ainsi, dans le discours de Périclès et dans l'oratoire funèbre de la cité classique, mourir dans les champs de bataille est associé à la possession d'ἀρετή —de la vertu—, c'est pourquoi les morts sont considérés des héros qui, comme tels, il faut croire, sont dignes d'habiter l'Île des bienheureux.

Ces exemples, que vous connaissez bien, servent à montrer comme un fait naturel que la mort a été travaillée, pour ne pas dire manipulée, par l'imaginaire des humains, en lui octroyant une dimension morale et / ou transcendante. De son côté, la biologie moderne affirme que la reproduction sexuée et la mort sont deux piliers qui fondent la possibilité même de progression chez les êtres vivants: les organismes unicellulaires comme les amibes ne meurent pas, ils se reproduisent par partition et les individus qui en résultent sont tous égaux entre eux et égaux aussi à celui dont ils proviennent. L'art combinatoire de la sexualité et de la condition éphémère conduit, par conséquent, à l'acquisition des capacités individualisées d'expérience et de pensée. C'est ainsi que, d'après le sociologue et philosophe Edgard Morin, le charme érotique est à l'origine de la complexité humaine, ce qui expliquerait fort probablement le rôle tellement important de l'*éros* dans les nombreux mythes qui peuplent l'univers imaginaire de l'humanité. La mort incarne, à son tour, la rupture entre l'esprit et le monde biologique: dans la pensée de la mort, nous dit Morin, se retrouvent, se heurtent et s'entremêlent la conscience, la rationalité et le mythe. Les êtres humains considèrent la mort comme un trou noir où l'individu est détruit, mais ils repoussent cette annihilation et tâchent de la conjurer à travers des mythes de survivance ou de renaissance de l'âme.

«La mort —écrit encore Morin—, phénomène totalement biologique, est, en même temps, dès la préhistoire, un phénomène totalement culturel, si bien qu'il faut intégrer dans toute réalité humaine la réalité biologique et la réalité anthropologique». Pour ce philosophe, c'est de la conscience et en même temps du refus de la mort que surgit la noosphère humaine, c'est-à-dire l'ensemble de croyances, mythes ou religions. «Le mystère premier n'est pas dans la mort, mais dans l'attitude de l'homme devant la mort». Car l'homme serait le seul parmi les êtres vivants à avoir conscience de sa propre mort.

Puisqu'il n'y a pas une muraille entre nature et culture, mais un engrenage de continuités et discontinuités, la mort est en conséquence un phénomène pourvu de multiples dimensions qu'il faudrait saisir au moyen d'une démarche transdisciplinaire.

Je voudrais aussi faire allusion aux dernières théories de Freud, car je pense qu'elles nous aident certes à mieux comprendre quelques aspects de l'imaginaire sur la mort. Dans son œuvre *Beyond the Pleasure Principle*, New York 1950, le principe du nirvana —compris comme l'ensemble des efforts pour réduire, conserver constante ou éliminer la tension interne provoquée par les stimuli, et qui trouvent leur expression dans le principe du plaisir— apparaît comme la tendance dominante de la vie mentale et peut-être de la vie nerveuse en général. Cependant, la primauté du principe du nirvana, terrifiante

concurrency du plaisir et de la mort, est dissoute au moment même où elle s'établit. Les instincts de vie —l'*éros*— l'emportent en général sur les instincts de mort et ils effacent et retardent la descente vers la mort, de telle façon que c'est l'ubiquité d'*éros* et de *thánatos*, dans un perpétuel mouvement de fusion et de de-fusion, ce qui caractérise le processus de la vie. La confrontation entre l'instinct de vie et l'instinct de mort surgirait donc, d'après l'interprétation freudienne, de la différenciation d'une racine d'origine commune. Or, si c'est donc comme ça, si la pulsion régressive présente dans la vie organique lutte pour atteindre une quiétude intégrale, si le principe du nirvana rejoint le principe du plaisir —et notons que nous ne sommes pas loin de l'*ataraxia* prônée par la philosophie hellénistique— la nécessité de la mort nous apparaît ainsi sous une autre lumière. L'instinct de mort ne serait plus pure destructivité, mais un moyen pour assouvir une tension. Et alors la descente vers la mort deviendrait une fuite inconsciente de la douleur ou de l'adversité comme étant une expression de la lutte éternelle contre la souffrance et la répression. Dans ce cas, la mort peut être considérée, comme l'ont fait les stoïciens et plus tard les romantiques, l'équivalent de la liberté totale, individuelle ou politique. Ou bien, sous une perspective transcendante, platonicienne, néoplatonicienne ou chrétienne, religieuse en tout cas, la mort peut être vue comme le dépassement des misères de ce monde qui nous ouvre la porte —si nous avons agi comme il est dû, ou quand-même si nous avons souffert— d'une demeure heureuse dans le monde de l'au-delà. Dans l'imaginaire du monde antique, soit mythique, littéraire ou philosophique, nous y retrouvons plusieurs de ces aspects que je viens d'évoquer très sommairement, c'est vrai.

L'amour est présent partout, mais nous n'avons pas aujourd'hui à nous occuper de lui. De son côté, *thánatos*, la fin inéluctable qui rend égaux les riches et les pauvres, les amis et les ennemis, ainsi que la tristesse suscitée par le dernier destin des hommes et des femmes, est un motif qui revient dès le début de la littérature jusqu'à la philosophie hellénistique et romaine. De même, à cause de la peur que nous avons d'être annihilés en tant qu'individus, la mort est associée dans une dimension généralisée dans l'espace et le temps à des idées et des pratiques de châtement. En plus, tout au long de l'histoire, les sociétés —comme la gréco-romaine, bien sûr— ont codifié les formes de l'*éros*, de la mort et de la peine de mort, afin de préserver leurs structures. La mort acquiert donc multiples dimensions qui déterminent la façon de la mettre en valeur et de l'exprimer. C'est ainsi qu'elle est une puissance d'origine divine, présentée sous la forme de *daimon* ailé, parfois arbitraire et inhumaine, qui s'impose aux êtres humains —dans la plupart des cas à l'écart de leur volonté— et qui arrive à l'imprévu; elle est en rapport avec le regard et les yeux, et elle possède une aura de sacralité. Cependant, il est aussi vrai que la mort s'approche à chaque fois d'une façon personnelle, car chacun des hommes et des femmes souffre les expériences qui sont en rapport avec la mort sous un point de vue individuel et intransférable, même s'ils doivent toujours suivre les conventions culturelles. Et finalement, les

implications de la mort dans le tissu social sont si importantes que les sociétés anciennes doivent codifier quelles sont les bonnes et les mauvaises façons de mourir, ce qui nous ramène au titre de notre rencontre.

Pour conclure, permettez-moi juste une remarque sur l'étymologie du mot *thánatos*. Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, de Pierre Chantraine, il s'agirait d'un voile, comme un nuage entre l'homme et la lumière, qui lui donnerait une portion individuelle de nuit.